

Jardin fleuri, immense, doucement vallonné, parc comme on en rêve, dessiné et entretenu par une pléiade de jardiniers, toute une roseraie qui s'étale dans un paysage très ouvert, vaste étendue horizontale et profonde, la dimension étant suggérée par les proportions relatives des arbres lointains et des plantes du premier plan. Autre lieu, mais aussi autre temps, relicts d'époque révolue, début de siècle, passé imaginaire des contes de fées. Le long triptyque de Suzanne Olivier qui trouait ainsi à perte de vue le mur de la Galerie Saint-Denis¹, c'était tout cela, donnée agrandie des caractéristiques essentielles de sa récente exposition, marquée au coin, comme elle, du signe Terre.

Suzanne Olivier, en effet, est née fin avril, en 1943, et c'est un retour à la terre, c'est-à-dire à l'élément fondamental de son imagination matérielle² qui a naturelle-

ment suscité son retour à la peinture. Après une enfance passée à Sherbrooke, puis des études classiques à Ville Saint-Laurent, elle avait obtenu son Diplôme de l'École des Beaux-Arts de Montréal et commencé en 1967 à travailler comme cinéaste d'animation à l'Office National du Film. Plusieurs années de travail sur des projets qui n'aboutissent pas la décourageant, et c'est 'la fuite créatrice'³ en 1973, dans le sillon écologique de tous les citoyens qui rêvaient d'autarcie et de vie à la ferme. Elle reste cinq ans près de Huntingdon sur une immense terre de cinq cents acres avec érablière, à étudier les plantes comestibles et les autres, à composer un herbier, à 'cultiver son jardin' dans tous les sens qu'on peut donner à la fameuse formule de *Candide*.

Suzanne Olivier, *Triptyque*



ment suscité son retour à la peinture. Après une enfance passée à Sherbrooke, puis des études classiques à Ville Saint-Laurent, elle avait obtenu son Diplôme de l'École des Beaux-Arts de Montréal et commencé en 1967 à travailler comme cinéaste d'animation à l'Office National du Film. Plusieurs années de travail sur des projets qui n'aboutissent pas la décourageant, et c'est 'la fuite créatrice'³ en 1973, dans le sillon écologique de tous les citoyens qui rêvaient d'autarcie et de vie à la ferme. Elle reste cinq ans près de Huntingdon sur une immense terre de cinq cents acres avec érablière, à étudier les plantes comestibles et les autres, à composer un herbier, à 'cultiver son jardin' dans tous les sens qu'on peut donner à la fameuse formule de *Candide*.

Si bien que, durant une tempête de neige, lorsqu'elle reprend après plusieurs années ses pastels et une feuille de papier pour mettre des couleurs sur tout ce blanc, elle se dégage de la peinture abstraite pra-

tiquée à l'École des Beaux-Arts pour donner vie à des oiseaux, des fleurs, des herbes, toute une nature intériorisée par la contemplation rêveuse; j'oserais dire ruminée par l'imaginaire. Le passage se fait plus tard sans rupture du pastel à l'huile, mais les toiles se ressentent d'une pratique plus récente qui n'a pas encore atteint, comme dans les pastels, la conjugaison poétique du flou d'atmosphère et des contours précis, ce qui tient aussi à la différence des matériaux, donc des techniques.

Le pastel est plus spontané, plus libre que le pinceau et l'huile. Il saisit mieux l'inspiration du moment et permet la série. Par contre, il interdit la reprise et oblige donc à un mûrissement salutaire d'une séance de travail à l'autre pour garder l'équilibre entre les masses colorées du fond, entre les parties plus avancées et les

autres. Un pastel réussi possède une unité où se fondent les taches de couleurs en une chatoyance lumineuse, et un rythme créé par les virgules, les lignes brisées superposées qui simulent la végétation des premiers plans, d'où il résulte un ensemble vivant, vibrant, odorant comme l'air sous la chaleur ou le flou des brumes.

Malgré l'absence de personnages, on pense d'abord à rapprocher cette oeuvre de la manière impressionniste. On pense à Monet, à Renoir, au *Chemin montant dans les hautes herbes*. Mais, dans ces paysages intérieurs, Suzanne Olivier ne se soucie pas de rendre exactement, sur le motif, les jeux de la lumière et des ombres par l'observation du plein-air : elle peint dans son atelier, en pleine ville. Il y a un décalage entre l'impression qu'on a de reconnaître ces paysages et ces jardins, et leur lumière fausse, leurs plantes sans nom, qui fait précisément le charme de son oeuvre.

On retrouve ces caractéristiques dans

les huiles, mais la nature y est plus définie, ordonnée selon une même répartition de l'étendue, une même structuration de la surface qui traduit, sans doute, une vision cinématographique : un premier plan de hautes herbes aux formes nettes, cernées, isolées ou buissonnantes, vu parfois d'un point de vue élevé, dominant ; une zone éclairée indéterminée plate ou creusée en vallon ; une ligne d'horizon rythmée par une frise d'arbres ou haussée par le profil des montagnes ; enfin, une bande de ciel, mince, parfois totalement supprimée.

Les couleurs ont la splendeur assourdie de l'automne, même s'il est rare qu'arbres et broussailles soient dépouillés d'un feuillage dru : nuances argentées des gris ; rousseurs baignées de lumière rose, ombrées de mauve ou approfondies en bourgogne ; ocres et terres tendant pro-

gressivement vers l'éclat des jaune, orange, et rouge. Les couleurs se réchauffent depuis l'été dernier, passé à préparer l'exposition, à retravailler d'anciennes toiles dans le sens d'une liberté, d'une audace plus grandes apprises dans les pastels. Le bleu même s'impose, que Suzanne Olivier n'utilisait pas auparavant, en marche vers une luxuriance moins monotone (au sens premier du mot), plus diversifiée et proche des Bonnard qu'elle admire, celle des espaces ouverts sous la lumière nordique et les climats du rêve.

Notes

1. du 13 au 29 septembre 1979.

2. voir : *La Terre et les rêveries du repos*, Gaston Bachelard, Paris, Librairie José Corti, 1ère éd. 1949.

3. pour reprendre le titre de Henri Laborit.